

**VOYAGEURS RUSSES DANS L'ESPACE ROUMAIN.
INTERFÉRENCES CULTURELLES ET MODERNITÉ.
1800–1829**

ILEANA CAZAN

Les tendances de modernisation de la société roumaine se firent visibles à partir de la fin du XVIII^e siècle. Si pour les voyageurs étrangers qui visitaient les Principautés après l'année 1774 l'image de la société était encore imprégnée d'une forte teinte orientale, la culture grecque et les coutumes turques étant les éléments distinctifs de la vie quotidienne des élites, trois décennies plus tard, l'espace roumain dévoilait à la même catégorie d'observateurs des influences occidentales de plus en plus évidentes. A noter dans les témoignages contemporains un aspect intéressant: pour les Roumains, les porteurs de la culture occidentale furent premièrement les officiers russes des armées d'occupation et, ensuite, les représentants de l'armée autrichienne, perçus surtout au XVIII^e siècle comme des éléments hostiles, abusifs, amenant un système administratif et fiscal beaucoup trop rigoureux pour les boyards roumains. Par contre, les élites culturelles des Pays Roumains montrèrent beaucoup de confiance dans la mission «libératrice» des armées tsaristes, que l'on avait vues s'attribuer pendant plus d'un siècle la défense de l'orthodoxie balkanique.

Les affinités de religion, les institutions similaires au Moyen Age et, non moins important, une structure mentale beaucoup plus proche, rendirent les Roumains plus réceptifs envers les Russes et la disponibilité des élites à s'orienter vers la nouvelle puissance est visible dans l'historiographie roumaine du XVIII^e siècle, surtout en Moldavie. Il suffit de penser à Dimitrie Cantemir et à Ion Neculce pour comprendre pourquoi les boyards moldaves ont donné beaucoup plus de crédit à l'Empire russe qu'à celui autrichien quant à l'élimination de l'occupation ottomane et l'instauration d'un protectorat, et non pas d'un nouveau régime d'occupation. L'armée autrichienne et surtout le fisc avaient amené aux Roumains d'Oltenia une expérience dont les premiers mécontents furent les grands boyards, habitués aux privilèges et à l'exercice libre de leur puissance sur la population locale.

Mais toutes ces espérances furent encore trompées systématiquement par les armées d'occupation tsaristes qui, à commencer par la guerre russe-autrichienne-turque de 1735–1739, s'avèrent tout aussi difficiles à supporter qu'avaient été les Autrichiens.

Le témoin de cette déception est Ion Neculce qui, avec beaucoup de lucidité, fait l'analyse des «12 points du Général russe Münich», qui instituaient pendant la présence des armées russes en 1737–1738 des charges fiscales très encombrantes pour le pays et pour les boyards. Il conclut: «Meneh donna ces points aux boyards, leur disant que s'ils n'acceptaient pas, il mettrait feu à la ville. Et il les fit signer contre leur volonté... Vous verrez par la suite combien valut la parole de Meneh envers les boyards. Car le doux vin hongrois changea en fiel et le rire en pleurs, et la bonne humeur en peur et en effroi...»¹.

Malgré cela, jusqu'au XIX^e siècle, les officiers russes furent un modèle pour les élites locales et il est à noter que le style vestimentaire occidental pour les hommes, que l'on désigna à peu près jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale par le terme d'*habits allemands*, fut adopté à partir du modèle russe. L'officier autrichien d'origine croate Feodor Káracsay observait en 1814 que, pendant l'occupation russe des années 1806–1812, les jeunes désirant rompre avec les mœurs orientales avaient quitté le caftan et la *giubea* pour des vêtements occidentaux, d'après le modèle des élites russes avec lesquelles ils avaient pris contact². Mais le courage des jeunes s'avéra éphémère, car après la restauration de la domination ottomane en 1812, craignant des représailles pour leur attitude russophile, ces mêmes jeunes moldaves reprirent leurs anciens habits.

La présence périodique des armées russes fit naître, tout naturellement, des frictions. Sur le plan des impôts et des réquisitions forcées, qui font l'objet d'une vaste correspondance du Général Kutuzov, des mesures furent prises afin de mettre fin aux abus, suite aux plaintes répétées reçues de la part de la population. D'un intérêt tout particulier est le conflit issu pendant la guerre de 1767–1774, ayant cette fois-ci une mise culturelle, les Roumains en étant les perdants. Le voyageur italien Lionardo Panzini raconte en 1776 que toute la bibliothèque du Prince Niçolae Mavrocordat, «pleine des meilleurs livres, dans les éditions les plus rares, ainsi que de manuscrits», léguée au Monastère de Văcărești, a suscité l'intérêt des occupants russes, qui «ont volé des livres, ainsi que tous les manuscrits»³. Le discernement des voleurs et leur «passion» pour les livres se firent voir dans le pillage mené dans tous les monastères où il se trouvait des livres et des manuscrits, la plupart concernant l'histoire des Principautés⁴.

¹ Ion Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei*, București, 1955, éd. révisée avec glossaire, index et introduction par Iorgu Iordan, p. 393. Sur la réaction des grands boyards vis-à-vis de l'occupation russe dirigée par le Général Münich, voir A. D. Xenopol, *Războaiele dintre ruși și turci și înrăurirea lor asupra țărilor române*, București, 1997, pp. 40–46.

² *Călători străini despre țările române în secolul al XIX-lea*, nouvelle série, vol. I, București, 2004, p. 767.

³ *Călători străini despre țările române*, vol. X, première partie, București, 2000, pp. 219–221.

⁴ Ileana Cazan, *Călători străini despre educație și cultură în țările române la sfârșitul secolului al XVIII-lea și începutul secolului al XIX-lea*, dans le vol. *Societatea românească între modern și exotic, văzută de călători străini (1800–1847)*, București, 2005, p. 222.

Les contacts entre la société roumaine et la société russe sont illustrés aussi dans les récits des voyageurs russes. Nous avons choisi pour cet article uniquement les auteurs d'origine russe, sans inclure les récits des officiers allemands ou français au service de l'armée tsariste. En effet, nous avons considéré que ces derniers étaient marqués par leur éducation occidentale et que leur horizon d'attente, dans la prise de contact avec un monde différent, se rapportait aux valeurs occidentales. Par contre, les voyageurs russes ne se montrent pas si critiques envers les réalités roumaines qui, même si perçues comme portant le signe du sous-développement, ne se situaient pas en dehors de leur propre système de valeurs, surtout dans le cas du monde rural et des petites villes de province. La grande majorité de ces voyageurs russes s'étaient rendus ici pour des raisons militaires, donc rien d'étonnant s'ils essaient de justifier la présence de l'armée d'occupation, en lui attribuant une *mission libératrice et de modernisation*⁵. Certains parmi ceux-ci, appelés à assurer le fonctionnement politique et administratif des deux Principautés, s'efforcèrent de remplir leurs attributions le mieux possible. Le Sénateur Kuşnikov, le Président du Divan de Valachie, Ciceagov, ou le Général Sabaneev démontrèrent leurs mérites et leur probité, ainsi que leur volonté d'éliminer la vénalité et la corruption, et le feld-maréchal Kutuzov, par une sévérité hors du commun, réussit à «faire de Bucarest une nouvelle Capua»⁶.

Les efforts de discipliner et de mettre de l'ordre dans un Divan où les boyards autochtones se laissaient difficilement convaincre de renoncer au système phanariote corrompu, se montrèrent vains. Les autorités russes, dans la période 1806–1812, renoncèrent finalement à combattre la dilapidation, pour recourir au système beaucoup plus simple de la participation, tel que Pavel Ciceagov nous le fait apprendre⁷. Ainsi, des boyards incompetents ou corrompus purent garder leurs fonctions au Divan, les autorités russes ayant reçu leur dû⁸, et l'Oltenia devint «une mine d'or, que le Général <russe Miloradovici> exploitait à son profit depuis 4 années»⁹.

La correspondance du feld-maréchal Mihail Kutuzov nous offre à son tour des éléments intéressants quant aux relations entre l'armée d'occupation et la population civile. Le 10 décembre 1808, Kutuzov interdisait au corps principal d'armée de faire la réquisition forcée des *chervane* de la population locale, ayant été informé des abus que l'on commettait par le sénateur et conseiller Kuşnikov, le représentant de l'autorité tsariste à Bucarest. Ces *chervane* transportaient du bois et d'autres «biens nécessaires», en provenance de la campagne, mais à cause des réquisitions forcées, l'approvisionnement de la ville avec ces marchandises avait cessé. La non exécution de cet ordre devait être sanctionnée très sévèrement, qu'il s'agisse d'un commandant d'unité militaire ou d'un simple officier.

⁵ Liviu Popescu, *Imaginea regimului politic în Principate. De la fanarioți la mișcarea lui Tudor Vladimirescu*, dans *Societatea românească...*, pp. 77–81.

⁶ Pavel Ciceagov, texte présenté dans *Călători străini...*, vol. I, nouvelle série, p. 546.

⁷ *Ibidem*, p. 547.

⁸ Andrault de Langeron, *Călători străini...*, vol. I, nouvelle série, p. 324.

⁹ *Ibidem*.

Le 17 décembre 1808, le feld-maréchal Kutuzov interdisait aux troupes russes d'imposer des corvées à la population locale. Selon les informations reçues de la part du trésorier Iordache Roznovanu-Rosetti, les unités locales de *călărași* avaient été empêchées de remplir leurs obligations envers l'*ispravnic* et avaient été employées à des corvées ou dans le service postal de l'armée. Le 15 janvier, le feld-maréchal était informé au sujet du comportement abusif des régiments de dragons de Derpt et des mousquetaires de Mingrelia, qui avaient commis de «divers abus» envers les habitants locaux: châtiments corporels, réquisition forcée des chars, du bois, du foin et d'autres biens personnels¹⁰.

Des plaintes arrivaient régulièrement au commandement de l'armée russe et l'on informa Kutuzov du mécontentement des habitants du département de Soroca et de celui des paysans des deux Principautés, forcés de faire des transports pendant que les travaux de printemps battaient leur plein. Les résolutions ont toujours été correctes. Si les plaintes s'avéraient justes, on demandait une enquête, l'arrêt des abus et le châtimement des responsables. Malgré cela, les abus ne cessèrent point, car le régime même d'occupation militaire donnait naissance, par sa nature, à des relations tendues entre les autorités et la population locale. Par exemple, le 11 avril 1811 l'ordre était donné de ne plus faire venir de loin des paysans pour travailler à la fortification des villes se trouvant sur le Danube, mais d'employer à ce but uniquement des habitants «des *rayas* appartenant aux villes respectives». La mesure était correcte du point de vue logistique, mais elle n'était pas moins pesante pour ces derniers.

Le 29 avril 1811, il était décidé que 500 personnes seraient convoquées pour la réparation des remparts de Brăila et, pour alléger la charge des habitants, 100 personnes seraient recrutées parmi les soldats et payées d'un montant à établir d'avance, le reste de 400 personnes devant être convoquées par les autorités. Aucune mention ne se fait du paiement de ces derniers ou des moyens de transport.

Mais il existe aussi un aspect positif de la présence de l'armée russe. Le 22 mai 1811 Kutuzov envoyait au Tsar Alexandre I^{er} un rapport concernant des attaques commis par des bandits de grands chemins et le brigandage des fermes isolées du sud du pays. Les auteurs de ces actes étaient «des *panduri* déserteurs de la campagne précédente et les... *cârjali* venus avec les Bulgares de la rive droite du Danube»¹¹. Pour ce fait, on avait cantonné des troupes auxiliaires dans le défilé de Baia de Aramă, pour assurer un contrôle des voies d'accès à partir du Banat jusqu'à Vârciorova et à l'île d'Ada-Kale.

Le problème du prélèvement des impôts et des contributions fut non moins épineux. Le 1^{er} juin 1811, le feld-maréchal constatait, dans sa lettre à Rumianțev, que l'impôt extraordinaire que les marchands des Principautés devaient verser en tant que contribution aux frais de guerre n'avait pas encore été collecté, car les marchands français et autrichiens s'étaient prévalus de leurs privilèges de sujets

¹⁰ La correspondance du feld-maréchal Kutuzov, dans *Călători străini...*, pp. 414–416.

¹¹ *Ibidem*, pp. 418–419.

étrangers, afin de ne pas payer d'impôt aux Principautés. Leur exemple avait été suivi par les marchands autochtones, c'est pourquoi Kutuzov trouvait nécessaire de prendre une nouvelle mesure, notamment celle de remplacer cette contribution exceptionnelle par une nouvelle taxe, à prélever cette fois-ci sur les boutiques et non pas à partir des marchands. La différence était que si les marchands avaient des citoyennetés diverses, les boutiques se trouvaient toutes sur le territoire des Principautés, donc il était parfaitement légal que les autorités perçoivent une taxe sur le profit réalisé¹². D'ailleurs, une nouvelle tentative des marchands de Bucarest de se dérober au prélèvement de cet impôt fut châtiée de manière exemplaire¹³, tel qu'il ressort d'une lettre envoyée par Kutuzov le 8 août 1811 au gouverneur militaire de la capitale valaque, I.I. Steter.

À part la préoccupation de prélever les taxes et les impôts, les autorités russes d'occupation prirent soin aussi d'encourager le commerce à travers tous les points de frontière entre les Principautés et l'Empire (non seulement par Dubăsari, mais aussi par Moghilev, Isacireț et Maiale), car il était évident qu'un commerce actif était non seulement bénéfique du point de vue économique, mais pouvant aussi assurer à l'Etat des bénéfices constants¹⁴. Nous ne pourrions nier les aspects positifs d'un système ordonné de gouvernement, tel que le fut le système de l'occupation militaire russe. Le 11 août 1811, le même infatigable Kutuzov ordonnait un supplément de 1000 places dans les hôpitaux de Bucarest, afin que ceux-ci puissent recevoir un nombre de 2500 malades¹⁵.

En dehors des renseignements concernant le régime d'occupation militaire, un des plus savoureux récits laissés par les voyageurs russes est celui de Dimitrie Bantâș-Kamneski de 1808.

Dimitrie Bantâș-Kamneski est né à Moscou le 5 novembre 1788, comme fils d'un fonctionnaire des Archives du Ministère des Affaires Extérieures. Il fit des études privées et à l'âge de 22 ans nous le retrouvons au service du même ministère où son père avait servi auparavant. En 1808 il fut envoyé en tant que courrier diplomatique en Serbie. Il visita aussi, à l'occasion, les Pays Roumains, et nous laissa l'ouvrage *Voyage en Moldavie, Valachie et Serbie*, publié à Moscou en 1810. Ensuite, Dimitri Bantâș-Kamenski s'inscrivit à l'Université et poursuivit une carrière politique de succès. En 1816 il devint secrétaire du gouverneur d'Ukraine, le Prince Nicolai Kepin. En 1825 il devint lui-même gouverneur de la région de

¹² *Ibidem*, pp. 419–423.

¹³ Les instigateurs, tout spécialement un certain Băstărețu, ont été expédiés sous escorte militaire vers la forteresse Kamienieț-Podolsk, pour comparaître devant les juges.

¹⁴ *Ibidem*, p. 426, lettre du 8 juillet 1811.

¹⁵ Bien que l'on parle d'un seul hôpital, à Bucarest et aux alentours, en 1811, il y en avait 9 qui fonctionnaient pour l'armée russe (G. Barbu, *Sănătatea publică în Țara Românească și Moldova în timpul administrației ruse 1806–1812*, dans le vol. I, *Din istoricul relațiilor medicale româno-ruse și româno-sovietice*, București, 1963, p. 53).

Tobolsk de Sibérie et en 1835 il fut nommé gouverneur de la ville de Vilnius, Lituanie. Il mourut en 1850 à St. Pétersbourg.

A part la diplomatie et la politique, Bantâș-Kamenski s'intéressa aussi à l'histoire de la Russie et il rédigea un compendium et un volume de biographies des généraux et des politiques du temps du Tsar Pierre I^{er}. Les informations au sujet des Principautés Roumaines se retrouvent dans le premier volume mentionné, celui des notes de voyage, sous forme de lettre adressée à un ami.

Le messenger de la Cour tsariste entra en Moldavie par Dubăsari et Crăuleni, au mois de mai 1808. A Crăuleni, où se trouvait la première station de «poste moldave», il paya par avance le prix du voyage jusqu'à Iași, au montant de 22 *lei* et 40 *parale* – par conversion, 13 roubles et 80 kopecks. Le contact avec les nouvelles réalités causa au jeune diplômé, en mission pour la première fois, un étonnement frisant l'effroi. Mais, comme il l'avoue, vers la fin du voyage, «tout ce qui m'étonnait au début à présent me paraît naturel». «Tout m'a paru au début étrange et sauvage, mais plus tard, j'ai commencé doucement à m'y habituer», nous confie le voyageur russe. Une fois arrivé à Iași, ayant pris logement à l'auberge «d'un Grec», il présenta ses lettres de recommandation auprès des autorités russes cantonnées dans la ville et le soir il se rendit au «club local»¹⁶. Les toilettes des dames ne lui firent pas beaucoup d'impression. Le diplomate remarquait d'ailleurs, avec la subtilité propre à sa qualité officielle, que les dames étaient habillées à la mode européenne, mais «pour ne pas froisser», il préférait ne pas préciser si ces habits «leur allaient bien ou non».

Une bonne partie du récit du voyageur russe traite du fonctionnement défectueux du système bureaucratique de la chancellerie diplomatique tsariste, même en temps de guerre. A Iași, Bantâș-Kamenski rencontra l'élite des généraux russes, ayant à la tête le feld-maréchal Kutuzov. Ce dernier décida de confier au diplomate un paquet de correspondance pour Belgrade et l'assura de toute son aide quant à quitter Iași aussi rapidement que possible. Mais ce que le jeune homme enthousiaste, désirant connaître «de nouveaux pays, peuples et coutumes», comprenait par «rapidement» ne correspondait nullement à la notion du feld-maréchal sur le même sujet, ou au style de travail de la chancellerie. Du 19 mai et jusqu'au 23 mai, on l'assura chaque jour qu'il partirait très bientôt vers la Serbie, le feld-maréchal lui-même demandant que les papiers soient mis au point d'urgence, mais chaque fois, ou bien les papiers n'étaient pas encore prêts, ou bien Kutuzov n'était pas enclin à les signer. Enfin, Bantâș-Kamenski quitta Iași le 23 mai, «en dépit du mauvais temps et de l'heure avancée».

Le séjour dans la capitale de la Moldavie donna au voyageur russe l'occasion de bien connaître la ville, qu'il trouva «assez belle». Le Palais du Métropolitain,

¹⁶ D. Bantâș-Kamenski, *Puteșestvie v Vlahii, Moldavii i Serbiuu*, Moskva, 1810, texte traduit dans *Călători străâni despre țările române în secolul al XIX-lea*, vol. I, nouvelle série, București, 2004, pp. 400–401.

transformé par l'occupation russe en siège du Divan du pays, lui parut intéressant, car il constata que le nombre des fenêtres était égal à celui des jours de l'année, et celui des portes, au nombre des semaines. Le voyageur russe passe en revue de manière neutre les monastères orthodoxes de la ville, le mauvais état des ruelles, l'eau croupissante du Bahlui que l'on ne pouvait boire, seules les fontaines donnant de l'eau potable. Selon le voyageur, les habitants de la ville auraient été au nombre de 50 000 personnes¹⁷. Les boyards portent des vêtements ottomans, tandis que les femmes sont habillées à l'européenne. En ce qui concerne les langues étrangères, si à la fin du XVIII^e siècle le grec détenait le monopole absolu dans les salons, en 1808 déjà, au bout de quelques décennies seulement, les hommes et les femmes du beau monde parlaient le français, et «il y en a qui parlent le russe», nous confie Bantâș-Kamenski.

Le diplomate fut frappé par l'orgueil sans limite des grands boyards, qui souvent se manifestait de façon puérole. Ainsi, ces derniers ne se déplaçaient qu'en carrosse, même s'il ne s'agissait que de quelques pas, et préféraient attendre aussi longtemps qu'un quart d'heure aux carrefours bloqués par le grand nombre de carrosses qui se pressaient dans les ruelles étroites, tracées à la diable. Malgré toute prétention de modernité, Iași était resté une ville à teinte médiévale, où l'on n'avait mis en œuvre aucun plan d'urbanisme ou de tracé de grandes artères pour la circulation rapide des carrosses. Les airs occidentaux se combinaient avec les coutumes orientales-balkaniques les plus authentiques et seul un voyageur russe pouvait comprendre cet amalgame, sans le critiquer trop sévèrement. Pourtant, Bantâș-Kamenski s'amusa beaucoup en voyant un boyard assis fièrement sur son cheval, derrière lequel courrait un Gitan, nu-pieds, prêt à saisir les freins lorsque son maître aurait descendu du cheval.

Mais en dehors du monde des salons, le diplomate russe observe des lacunes graves dans l'éducation de la grande majorité de la population, l'enseignement public étant complètement négligé par les autorités. C'est pourquoi le peuple lui paraît «grossier, indolent et négligeant».

Son voyage à travers la Valachie parut à Bantâș-Kamenski moins pittoresque que le paysage moldave. C'était à cause de l'interminable plaine du Bărăgan qu'il dut traverser, ne rencontrant sur son chemin que des stations de poste, qui étaient le plus souvent des abris ou des remises recouvertes de paille, ou des auberges qui s'avèrent «des huttes misérables»¹⁸. Le système d'attelage lui parut mal évolué, car on n'employait pas l'arc d'attelage, spécifique dans le monde russe et très utile surtout pour faire atteler trois chevaux en ligne. Les chevaux étaient attelés deux par deux, en allant jusqu'à trois paires, et le *surugiu* conduisait tout l'attelage en chevauchant le premier cheval placé près du timon et en faisant claquer son fouet, mais sans jamais toucher les bêtes.

¹⁷ Selon Gh. Platon, en 1806 il n'y avait pas plus de 16 410 habitants à Iași, *Istoria orașului Iași*, vol. I, Iași, 1980, p. 375.

¹⁸ D. Bantâș-Kamenski, *op. cit.* p. 405.

Nous retrouvons une image similaire, regardée cette fois-ci avec de l'admiration, chez Igantie Iakovenko, qui en 1821 décrivait en détail le service de transport public en Moldavie et en Valachie. L'impression générale fut bonne, le Russe se montrant impressionné par la façon dont les *surugii* conduisaient leurs attelages de 6 chevaux. «Une fois sortis de la périphérie, mon *surugiu* donna plein frein aux chevaux au galop et, assis sur l'un des deux chevaux attachés au timon, il conduisait les quatre autres du devant, attachés par les dossières si adroitement, que je ne pouvais ne pas le louer. Il tournait à gauche et à droite dans un clin d'œil, prouvant ainsi *qu'on voyageait avec la poste moldave tout aussi bien qu'on le faisait avec celle de Russie*»¹⁹.

Pour revenir à Bantâș-Kamenski, son voyage jusqu'à Bucarest lui prit plus de 72 heures et la capitale valaque ne lui fit pas la même impression que Iași. Les bâtiments en pierre y étaient plus nombreux, mais les rues étroites et tout aussi mal recouvertes avec des poutres. Bucarest lui parut «à peine plus petit que Moscou». Partout l'on voyait des jardins et l'on trouvait encore dans la Dâmbovița du sable aurifère, dont l'exploitation était l'apanage des princesses du pays. Les habitants étaient au nombre de 60 000, chiffre confirmé d'ailleurs pas les études démographiques²⁰. Une mauvaise impression lui fit le bruit qui régnait dans la ville, où l'on pouvait entendre les marteaux des forges, le grincement des roues mal ointes des chars des paysans qui transportaient de la marchandise à la ville, le claquement des fouets et les cris des *surugii*, le tout se mêlant à la musique des *lăutari*, qui se faisait entendre dans les buvettes de la ville et même dans les rues. A part ces inconvénients qui, nous le dirons aujourd'hui, faisaient de Bucarest une véritable capitale du sud-est de l'Europe, le diplomate russe remarque aussi que la Dâmbovița avait un cours rapide et qu'elle déversait dans le Danube «toute déjection», donc la ville était plus propre que Iași et l'air beaucoup plus sain, ce qui avait comme preuve la grande population de la capitale²¹. En 1821 Iakovenko confirma cette information et contredit les rumeurs véhiculées dans le monde russe, selon lesquelles le foyer des épidémies de peste se trouvait en Valachie. Iakovenko affirmait avec certitude que ce foyer était en Egypte, le microbe étant apporté de l'Empire ottoman, principalement de Constantinople. Malgré cela, les épidémies n'étaient pas moins violentes et elles faisaient beaucoup de victimes²².

A l'occasion de sa rencontre avec les officiels russes cantonnés à Bucarest, Bantâș-Kamenski put faire une comparaison directe entre l'administration tsariste et celle de Valachie. Il vit alors que les Roumains <Valaques> étaient «des gens paisibles et généreux, mais ils souffrent beaucoup à cause des *ispravnici*, qui

¹⁹ Ignatie Iakovenko, texte présenté dans *Călători străini...*, vol. I, nouvelle série, p. 822.

²⁰ Voir Dan Berindei, *Orașul București reședință și capitală a Țării Românești (1459-1862)*, București, 1963, p. 143.

²¹ D. Bantâș-Kamenski, *op. cit.*, p. 410.

²² I. Iakovenko, *op. cit.*, p. 827.

s'appliquent à les voler ... Chez nous, en Russie ...tout homme se dérobe à la fonction d'*ispravnic*, mais ici on reçoit jusqu'à 80 demandes pour une position vacante d'*ispravnic*...». C'est pourquoi notre voyageur trouve que l'occupation russe aurait une influence positive sur les mœurs politiques des Pays Roumains. Celle-ci, à son avis, s'efforçait d'inoculer l'idée de responsabilité et de bien public, là où jusqu'alors avaient régné, «en allant du Prince et jusqu'au simple paysan» (selon l'expression du temps), l'intérêt personnel et la volonté du puissant, au détriment de l'opprimé.

L'enthousiasme de Bantâș-Kamenski pour l'efficacité de l'armée russe se trouva pourtant tempéré à plusieurs reprises pendant le voyage, vu les inconvénients créés par un appareil bureaucratique excessivement obéissant. De retour de Belgrade, après un voyage fatiguant qui avait duré plusieurs jours, et désirant pouvoir se reposer, se laver et prendre un repas aussitôt arrivé à Bucarest, notre voyageur fut arrêté à la barrière de la ville par un Cosaque. Celui-ci trouva peu satisfaisants ses documents de voyage et l'amena au corps de garde, «l'estomac creux et le dos rompu»²³. Il y resta jusqu'à minuit, lorsque son nom fut identifié et inscrit correctement dans la liste des voyageurs. Heureux de pouvoir enfin s'en aller, Bantâș-Kamenski quitta le corps de garde en vitesse, tandis que «le Cosaque me courait après, demandant son argent de vodka pour m'avoir conduit pour plus d'une heure jusqu'à l'autre bout de la ville...». Il serait à conclure que les coutumes du Levant étaient tout aussi familières aux soldats russes, et l'on ne peut pas croire qu'ils les auraient apprises sur les lieux.

Un dernier voyageur russe dont nous traiterons est Ignatie Iakovenko, étant donné surtout que celui-ci s'intégra si bien dans les réalités roumaines qu'après 1833, lorsque le régime d'administration russe prit fin, Iakovenko décida de s'établir à Bucarest, en épousant Elena, fille du réputé médecin Constantin Caracaș. Il mourut en 1870.

Iakovenko commença sa carrière pendant les négociations de paix de 1812, quand il voyagea pour la première fois aux Principautés, et en 1820 il devint fonctionnaire du consulat russe de Bucarest. Après 1833, s'étant établi à Bucarest, il devint directeur du Service de Poste de Valachie. Ses notes de voyages furent publiées à Moscou en 1828.

Iakovenko avait connu Caracaș dès 1820 et il avait été pris d'enthousiasme pour son œuvre «philanthropique», ayant comme résultat la construction d'un nouveau hôpital (Filantropia), où les gens pauvres «qui souffraient avant dans les rues, sans recevoir aucun soin» recevaient maintenant de l'assistance gratuite. Iakovenko apprit que parmi les institutions publiques d'«intérêt social» il y avait à Bucarest aussi deux écoles publiques de type gymnase, qui pourtant n'avaient des professeurs que pour le roumain, le grec et le français, les professeurs de «sciences» étant presque inexistantes.

²³ *Ibidem*, p. 409.

Les coutumes dans le beau monde lui paraissent encore imprégnées par la tradition orientale mais, en général, la société roumaine semblait avoir parcouru rapidement les étapes de la modernisation, en s'inscrivant dans la sphère culturelle européenne. Les résidences des boyards étaient passées par des transformations majeures. Les uns avaient «du très bon mobilier, en partie fabriqué à Bucarest, en partie amené de Vienne, sur le Danube». L'architecture s'était modifiée et les décorations intérieures se faisaient avec des ornements en stuc et des fresques «peintes ... de manière exquise». Iakovenko vit dans les rues des équipages luxueux, comparables à ceux que l'on rencontrait dans les villes occidentales, et les épouses des boyards lui parurent très élégantes. Le voyageur pensa que ces élites étaient excessivement riches pour pouvoir afficher un tel luxe. On lui expliqua pourtant que même si la majorité des boyards avaient des domaines immenses, ces domaines étaient si mal administrés qu'ils n'apportaient que des revenus modestes. La source réelle de l'argent étaient les «privileges apportés par la fonction» et les dettes «accumulées sans cesse par ceux-ci»²⁴.

Les boyards continuaient à se vêtir de façon orientale et le voyageur russe constate comme ces vêtements étaient inconfortables, surtout en été, à cause de leurs nombreuses fourrures chères. Vu la nature méfiante des Ottomans, toute innovation dans la façon de se vêtir pouvait être interprétée comme une attitude pro-occidentale et causer de la suspicion.

Iakovenko nous fournit des informations systématiques sur tous les aspects de la société roumaine, à partir de l'histoire et jusqu'à la démographie, les établissements religieux, l'urbanisme, la hiérarchie des boyards et la vie quotidienne. Le tableau est complet et l'on remarque l'absence des observations acides que l'on retrouve chez d'autres voyageurs, ce qui montre sa disponibilité de comprendre les réalités des Principautés.

Pour conclure, les récits des voyageurs russes sont plus objectifs, car leur manière de percevoir la réalité était plus proche du monde roumain. L'horizon d'attente de ceux qui se sont penchés sur les Principautés n'avait pas les coordonnées des observateurs venant de l'Occident, ce rapprochement étant aidé par la tradition institutionnelle et religieuse commune, en provenance de Byzance. Pendant que l'Empire russe, devenu puissance européenne, avait orienté et adapté ses structures institutionnelles en prenant l'Occident comme modèle dès l'époque de Pierre I^{er}, les Principautés se trouvaient encore sous l'influence du Levant. Le penchant tout spécial des élites roumaines pour les mœurs de l'Occident fut perçu avec un plus de tolérance par les voyageurs russes, pour lesquels les boyards avec leurs grandes barbes, leurs caftans et leur fourrures précieuses n'étaient pas des apparitions insolites ou exotiques, mais des fresques toujours vivantes, venant d'un passé historique qui ne leur était pas étranger.

²⁴ *Ibidem*, p. 839.